

Duel

Emmanuel Kattan

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, E. (2016). Duel. *Les écrits*, (147), 141–158.

EMMANUEL KATTAN

Duel

L'homme vient de se réveiller. Le car s'est arrêté. Il n'est plus qu'à un kilomètre de la station, mais la circulation aux abords de Tel Aviv, à six heures le vendredi soir, est si dense qu'il faudra encore plus d'une heure avant qu'il arrive en gare. L'homme est épuisé, mais il résiste au sommeil. Il a peur de ses rêves. Il tente de fixer ses pensées sur la soirée qui l'attend. Sur le pas de la porte, Léa, sa femme, lui tendra la joue timidement, avec la pruderie feinte qui l'avait tant séduit lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Son fils n'attendra pas la fin de leur étreinte. Il bousculera sa mère et s'avancera, les bras tendus vers son père, dans un geste qui lui paraîtra presque de désespoir. L'homme l'étreindra de toutes ses forces, il écrasera ses joues rugueuses contre le cou de son fils, comme faisait son père avant lui.

Mais l'homme sait que ce soir tout sera différent. Il aura peur de regarder son fils dans les yeux. Il redoutera le son de sa propre voix lorsqu'il prononcera son nom. Il ne dira pas « mon fils » – ce mot, devenu douleur, éveillera désormais en lui des souvenirs bannis. Sa femme sentira sûrement l'inquiétude dans son regard. Elle posera la main sur son bras et, se dressant sur la pointe des pieds, tendra son visage vers le sien. Mais il sera incapable de répondre à son sourire.

Malgré ses efforts, l'homme s'est rendormi. Bientôt, quelques gouttes de sueur apparaissent sur son front large, à peine ridé. Sa bouche se crispe nerveusement, ses paupières papillonnent, comme aveuglées de lumière, on l'entend grincer des

dents. L'homme est de retour à Ramallah. C'était hier et ce sera toujours hier — ce moment a brûlé sa conscience et plus rien ne pourra l'en affranchir. Il marche seul dans l'allée étroite. Il ne se souvient plus comment il s'est éloigné du reste de son commando. Peut-être ont-ils entendu des coups de feu derrière eux. Ils se seraient tous mis à courir et, dans la confusion, il aurait été séparé de ses compagnons. Il continue de marcher, mais de plus en plus lentement. Au-dessus de sa tête, le vent s'engouffre dans les draps colorés suspendus aux cordes à linge. Derrière lui, des volutes de fumée noircissent le ciel, comme imprégnées de la clameur lointaine des rues. L'homme a tout juste le temps de se dire : « Ça y est, ils brûlent des pneus », quand soudain il aperçoit, au bout de l'allée, quatre — ou peut-être cinq? — jeunes dont les têtes apparaissent au-dessus d'un muret.

La première pierre atterrit à quelques mètres de lui. Des fenêtres aux volets fermés semble lui parvenir le chant d'une prière — ou plutôt une incantation destinée à l'effrayer, à lui faire rebrousser chemin. Pourtant, il continue d'avancer, les yeux fixés sur le muret. L'un des jeunes s'est levé et fait tourner une fronde au-dessus de sa tête. La tête couverte d'un keffieh, on distingue à peine ses yeux. Cette fois-ci, le projectile fonce droit vers lui. Il l'esquive juste à temps, mais il n'a pas vu l'autre pierre, lancée par l'un de ses compagnons. Elle frappe d'abord le mur d'une maison, puis vient le heurter au genou gauche. Le soldat laisse échapper un cri. Au fond de l'allée, il entend des ricanements, puis des injures. Il voudrait s'arrêter, reculer, battre en retraite, mais une force invisible semble le pousser en avant. Il serre son arme de plus en plus fort. Une douleur sourde monte de ses doigts crispés jusqu'à ses bras et vient lui brûler les tempes. Il se dit : « Je dois reculer ; il est encore temps. Je n'ai qu'à reculer, lentement d'abord, puis, arrivé au coin de la rue, je prendrai à droite en courant. » Mais le soldat n'est plus maître de ses mouvements. Ses jambes ne lui obéissent plus. Le mur se rapproche, il distingue plus nette-

ment les yeux du premier lanceur de pierres. Derrière son keffieh, il semble lui sourire. La fronde se remet à siffler. Il voit déjà la pierre partir. À toute vitesse, grosse comme un œuf, elle tourne, elle vrille, elle virevolte et soudain, la voilà, immense, fonçant droit vers son visage...

L'homme se réveille en sursaut. Le front en sueur, il respire péniblement. Son cœur palpite, il étouffe, il peine à bouger. Où est-il? Où l'amène-t-on? Ah oui! Il est toujours dans l'autobus. Il rentre enfin chez lui. Sa femme l'attend. Son fils aussi. Avi, ce n'est pas ma faute, tu sais. Ils étaient quatre, cinq, je ne sais plus. Ils venaient vers moi. J'étais perdu, je ne savais plus où se trouvait le reste de mon commando. Ils lançaient des pierres. Ils sentaient que j'étais désorienté, que j'étais vulnérable. Dans ces situations, on ne réfléchit pas. On pense avant tout à vivre, à survivre. Comment t'expliquer? Comment te raconter tout ça? Mais non, je n'ai pas besoin de te prendre à témoin. Je n'ai pas besoin de parler. Je n'aurai qu'à te regarder, qu'à te prendre dans mes bras.

Le bus est arrivé en gare. L'homme respire mieux maintenant. Il cherche un taxi, mais la queue est trop longue. Tant pis, il marchera. Il n'en a que pour vingt minutes, tout au plus. Les cris des marchands, l'odeur de viande grillée, les visages plaintifs des enfants que l'on traîne à la maison, cette confusion familière des rues de Tel-Aviv le ramène peu à peu à lui-même. Il fait le vide dans sa tête, il se laisse entraîner par cette vague humaine, pleine de cris et de couleurs, il sent même, sur son visage crispé, se dessiner le début d'un sourire. «La vie est encore possible, se dit-il, il suffit de se laisser aller, de faire comme les autres, de suivre leurs mouvements et, dans quelques mois, quelques semaines peut-être, tout ça ne sera plus qu'un lointain souvenir.»

Arrivé chez lui, l'homme se laisse étreindre par sa femme. Son fils n'est pas là, il passe la soirée chez un ami et ne rentrera que le lendemain matin. Léa l'entraîne vers la cuisine, où l'attend une soupe au poulet. Ils mangent en silence. De temps à autre, leurs regards se croisent et Léa lui sourit en baissant les yeux. Autrefois, avant leur mariage, c'était un signe, un premier élan qui aussitôt se ravissait. Mais n'y a-t-il pas maintenant dans le sourire de Léa une petite pointe d'ironie ou, pire, de la compassion? Redoutant le son de sa propre voix, l'homme préfère garder le silence. Léa pensera simplement qu'il est fatigué. Elle le laissera s'allonger sur le sofa du salon et regarder son match de football. Comme d'habitude, il s'endormira avant la fin et elle le retrouvera le lendemain matin, tout habillé, le bras sur les yeux pour se protéger de la lumière.

L'homme regarde Léa débarrasser la table. Son regard erre sur ses jambes, un peu épaisses, puis remonte le long de sa jupe de soie noire dont les franges jettent des reflets chatoyants chaque fois qu'elle se retourne pour placer une assiette dans le lave-vaisselle. Comme si elle jouait dans une pièce de théâtre, ses gestes sont imprégnés d'une grâce, d'une précision exagérées. L'homme aurait envie de se lever, de poser la main sur sa taille, d'effleurer sa nuque de ses lèvres, d'abandonner son visage entre ses mains. Mais ce serait comme violer un interdit, comme si soudain, en plein spectacle, il montait sur scène pour marcher vers l'actrice et la prendre dans ses bras.

Quand elle a fini, l'homme la suit docilement dans la chambre. Il imite ses gestes, se déshabille en même temps qu'elle, l'accompagne dans la salle de bains pour se brosser les dents. Et lorsqu'ils se retrouvent tous les deux dans le lit, les mains presque jointes, il lui semble que la respiration déjà lourde de Léa lui montrera peut-être le chemin du sommeil.

Vers trois heures, il se réveille brusquement. Haletant, il éponge son front en sueur du revers de sa manche. Au loin, on entend hurler les sirènes d'ambulance. Peut-être se sont-elles immiscées à son insu dans son sommeil? Peut-être que ce sont elles qui ont ramené dans son rêve le souvenir de Ramallah? L'homme s'assoit sur le bord du lit, la tête entre les mains. De ses doigts tremblants, il appuie fiévreusement contre ses paupières, suscitant devant ses yeux fermés une myriade d'étoiles colorées. Peut-être ainsi réussira-t-il à chasser les images qui se sont installées en lui? Mais le souvenir revient, plus intense encore que dans son rêve.

Les jeunes cachés derrière le muret. Leurs cris, leurs rires. Les projectiles qui déferlent. La douleur à son genou droit. Puis cette pierre qui se précipite vers son visage et qu'il arrive à peine à éviter. Elle frappe le côté de son casque, mais il sent une vive brûlure sur la joue. Il touche son visage et regarde, incrédule, ses doigts ensanglantés. À nouveau, les frondes sifflent. Cette fois, ça y est. Il doit réagir. Il saisit son arme, pointe vers le ciel et tire. Deux rafales, des cris, puis c'est le silence. Derrière le muret, les jeunes ont disparu. Le soldat est maintenant seul dans l'allée.

Il continue d'avancer. Le vent s'est levé et fait tournoyer autour de lui une fine poussière jaune. Au-dessus de sa tête, les draps suspendus entre les deux rangées d'immeubles se gonflent comme des voiles multicolores. La peur le reprend. Il a cru voir une ombre derrière le mur. Il s'arrête, écoute, essuie la sueur qui perle sur sa joue et brûle sa blessure. A-t-il bien entendu? On aurait dit un bruissement, à quelques pas de lui, un bruit de pas sur le sol poussiéreux. Non, il ne s'est pas trompé: bientôt une petite tête émerge, nue, celle-là, et le soldat voit se profiler, à trente pas de lui, la silhouette d'un jeune garçon. Il tient à la main droite une fronde et le regarde paisiblement. Que lui veut-il? Pourquoi n'est-il pas parti avec les autres?

Le soldat pense aussitôt : c'est un piège. Ses compagnons ont fait semblant de fuir, mais en réalité ils sont restés cachés derrière l'immeuble qui fait angle avec le mur. Le jeune garçon – quel âge peut-il avoir ? Douze, treize ans tout au plus ? – n'est qu'un appât destiné à lui faire abandonner sa vigilance. Il s'approchera, croyant que l'enfant est seul et qu'il pourra, pour se venger, lui donner une bonne leçon. Puis, lorsqu'il ne sera plus qu'à quelques pas, les autres surgiront de leur cachette et, profitant de l'effet de surprise, l'assailiront d'une volée de pierres.

Le regard du soldat est attiré par la fronde, dont le va-et-vient régulier, frôlant de temps à autre la jambe du garçon, ressemble à celui d'un pendule. Il réfléchit : si, comme il l'avait pensé, on avait cherché à lui dresser un piège, pourquoi l'enfant aurait-il gardé son arme ? Pourquoi ne se serait-il pas tout simplement avancé vers lui, les bras levés, les mains ouvertes ?

Impassible, l'enfant le regarde. Il semble même lui sourire. Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu ? Se moque-t-il de lui ? Que cherche-t-il à prouver ? Ne sait-il pas que, s'il le voulait, il pourrait pointer son arme vers lui et l'abattre d'une seule balle ? Le soldat aurait envie de hurler : « Va-t-en ! Allez, ouste ! Va rejoindre les autres et laisse-moi tranquille ! » Il aurait envie de se précipiter vers l'enfant pour le faire fuir. Il aurait envie de le frapper, de le rouer de coups jusqu'à ce qu'enfin il arrête de sourire. Mais il se sent paralysé. Malgré la vague de haine et de détresse qui sourd en lui, il est incapable de faire le moindre geste.

Réfractée par le sol et les murs jaunes de l'allée, la lumière du soleil semble absorbée par le corps de l'enfant. Comme s'il cherchait à résister à la poussée du vent, il oscille lentement, on dirait qu'il est sur le point de perdre pied et qu'il va s'effondrer à tout moment. Le garçon s'est-il égaré dans ses souvenirs ? Il regarde maintenant le soldat comme s'il voulait l'appeler, comme s'il l'invitait à le rejoindre.

C'est ici que l'homme voudrait arrêter le fil de ses pensées. Ne pas continuer, ne pas aller plus loin. Ne conserver que le souvenir de cet enfant qui semblait déjà connaître la fin et qui n'a rien fait pour l'empêcher.

Le soldat se lève, marche vers la cuisine, se verse un verre d'eau. Un, deux cachets. Il faut dormir, coûte que coûte, sinon il ne s'en sortira pas. Dormir d'un vrai sommeil, profond et sans rêve. Dormir pour effacer, un court moment, ce qui s'est produit à Ramallah, pour continuer de croire qu'un peu de sa vie passée a survécu. Il s'allonge aux côtés de Léa. D'une voix ensommeillée, elle lui demande : « Tu ne dors pas ? » — « Si, si, je dors, je me suis simplement levé pour boire un verre d'eau. » Les mains de Léa cherchent son visage, caressent ses joues rugueuses, puis se réfugient sous la couverture.



Il est midi lorsque l'homme se réveille enfin. Son fils, Avi, se tient debout près du lit, un ballon à la main. « Tu viens ? On va au parc. » Il pourrait résister, réclamer quelques minutes de sursis. Mais il vaut mieux ne pas attendre. Il prend sa douche, se rase, s'habille en vitesse et rejoint son fils qui l'attend sur le pallier. Dans l'ascenseur, il étend la main pour lui caresser les cheveux, mais se ravise à la dernière minute. Il aurait voulu qu'Avi lui-même vienne vers lui. Il l'aurait laissé l'étreindre, il aurait fermé les yeux, il n'aurait pas pensé à l'autre père, qui n'avait plus de fils.

Au parc, Avi désigne à son père l'espace entre deux poteaux : « C'est toi le gardien de but ! » Et, sans attendre, l'enfant y va d'un tir du pied droit que le père voit à peine passer. « Allez, réveille-toi un peu, papa ! » L'enfant rit. Le père court chercher la balle et s'installe à nouveau dans ses buts, bien déterminé à arrêter le prochain tir. Cette fois-ci, le ballon fonce



CACHE SOLEIL

12 X 15



droit vers lui. Il l'attrape, mais c'est plutôt le ballon qui le frappe en plein ventre. Une douleur sourde se répand le long de ses côtes, puis remonte vers sa gorge. « Bravo ! » s'exclame l'enfant, sarcastique. Normalement, le père aurait ri avec son fils. Il l'aurait taquiné : « Qu'est-ce que c'est que ce tir de rien du tout ? Tu ne peux pas faire mieux que ça ? » Mais au lieu de se préoccuper du ballon, l'homme a les yeux fixés sur son fils, dont les cheveux lui cachent la moitié du visage. Au-dessus de sa lèvre supérieure, l'ombre blonde d'une moustache commence à se profiler. Le père aurait dû se dire : « Avi grandit. Bientôt, il ne sera plus un enfant. Dans un an, il fera sa bar-mitsvah... » Mais d'autres pensées l'assaillent, simples, brutes, menaçantes : « Mon fils est en vie. Le sang coule dans ses veines. Il respire, il existe. Comment se fait-il qu'il ait le droit d'être là, de parler, de courir, de désirer, d'imposer sa présence au monde et aux autres ? »

L'homme n'arrive plus à garder son attention fixée sur le ballon. Son regard erre, passif, contemplant les mouvements de l'enfant, comme s'il s'était agi d'une danse élaborée dont la signification lui échappait. Il se laisse entraîner, comme hypnotisé, suivant des yeux le va-et-vient des tirs, les acrobaties de son fils, l'oscillation des cyprès, malmenés au loin par le vent lourd de l'été. Peu à peu, il sent son regard s'embuer. Peut-être est-ce la transpiration qui coule de son front brûlant ? Il ne voit plus clair, les branches des arbres paraissent danser autour de lui. Ses yeux sont attirés par un objet qui semble se balancer le long de la jambe d'Avi. A-t-il bien vu ? Ne s'est-il pas trompé ? Est-ce que ce ne sont pas les lanières d'une fronde ? Et ce sourire sur ses lèvres ? Que signifie-t-il ? Non, c'est impossible, c'est son fils et personne d'autre qu'il a devant les yeux. Il est trop fatigué, c'est son imagination qui lui joue des tours.

L'homme se réveille, affalé sur le sofa, Léa est assise à côté de lui. Elle lui a pris la main et la caresse rêveusement, la tête tournée vers la fenêtre, le regard perdu au loin. Autrefois, Léa se serait blottie contre lui, aurait croisé ses jambes entre les siennes et se serait mise à parler avec animation de sa journée au travail, des prochaines vacances, du divorce difficile de sa sœur. Mais aujourd'hui, Léa n'a rien à dire et l'homme comprend par son silence combien lui-même a changé... Elle finit par se lever et laisse l'homme seul dans le salon.

Mais il n'est pas seul. Devant lui se tient l'enfant de Ramallah. Il lui sourit. Cette fois, ce n'est pas l'esquisse d'un sourire qui s'estompe dès que le soldat le regarde avec un peu d'insistance. C'est plus qu'un sourire. C'est un rire franc, riche, entier. L'enfant le regarde et rit. Sans haine, sans ressentiment, sans malice. Il rit parce qu'il est joyeux, parce qu'il est un enfant, parce qu'en lui il y a la vie et que tout pourra finir dans un instant. Il rit parce que le présent, déjà disparaissant, est plus grand, plus prégnant que tout un avenir d'absence. Il rit parce qu'il n'a plus peur, parce que devant le soldat il a tout à perdre mais qu'en ce moment, en ce moment seulement, c'est lui qui a gagné.

Pourquoi n'est-il pas parti? Pourquoi est-il resté là, à regarder le garçon qui le narguait? Il aurait pu l'ignorer, tourner les talons et rejoindre ses compagnons. Mais c'était comme si l'enfant l'appelait. Il l'imagine encore, oscillant légèrement, comme un arbre dans le vent, comme un vieil homme plongé dans sa prière. Il peine à respirer. Réverbérée par les murs blancs de l'allée, la chaleur du soleil l'enveloppe par vagues brûlantes. Contre la blancheur des maisons, les vêtements de l'enfant font un contraste coloré. Il porte un short rouge et un t-shirt bleu délavé sur lequel on peut encore lire : *I love London*.

Dans d'autres circonstances, le soldat aurait peut-être été frappé par le caractère incongru de ces mots, *I love London*, ici,

à Ramallah, au milieu de la violence et de la peur, ces mots d'une autre humanité, étrangère à ces décombres, à cet engrenage meurtrier. Il se serait peut-être même demandé qui avait donné ce t-shirt au garçon et ce que Londres évoquait pour lui: Westminster, Piccadilly, le bonheur des autres ou le privilège d'être libre? Mais l'homme est incapable de penser. Le monde a disparu. Il n'y a que l'enfant et son sourire.

«Reculé!» Le soldat aurait voulu hurler, mais le seul son qui s'échappe de sa bouche est un vagissement rauque, étouffé par l'air brûlant. L'enfant continue de marcher vers lui; on dirait qu'il n'a rien entendu. «Ne t'approche pas, tu entends!» L'enfant fait un pas de plus, comme si c'était cela, justement, que lui ordonnait le soldat. Ce dernier resserre les mains sur son arme. Sa paupière gauche se met à trembloter. C'est un tic nerveux qui vient avec la fatigue. Pour l'arrêter, il faudrait qu'il ferme les yeux quelques secondes. Mais il ne doit pas relâcher sa vigilance. Qui sait alors ce que ferait l'enfant? Le soldat, d'une voix plus claire, répète son ordre, en arabe cette fois. L'enfant, imperturbable, avance encore un peu. Quel est donc ce petit jeu? Est-il vraiment possible que ce soit un guet-apens? L'homme distingue plus nettement les traits du garçon, le reflet blond de sa moustache, ses sourcils épais, arqués comme un soupir, ses yeux où se mêlent la malice, le rêve et la peur.

«Reculé, je te dis!» Cette fois, l'enfant semble hésiter un instant, puis fait quand même un pas de plus. Il n'est plus qu'à dix mètres. Le visage crispé, les lèvres tremblantes, le soldat n'y tient plus. Lentement, il pointe son arme vers le garçon. «Si tu n'arrêtes pas, je tire!» Le garçon reste quelques instants immobile, comme s'il voulait laisser planer le doute dans l'esprit du soldat et lui donner le sentiment qu'il avait finalement pris le dessus. Puis il approche encore d'un pas. L'homme a son doigt sur la gâchette. Il se sent prisonnier. Il voudrait lâcher son arme et partir. Courir au loin, courir là où personne ne pourrait le voir, là où l'enfant, surtout, ne pourrait plus le tourmenter, avec son

sourire serein et victorieux. Il étouffe sous son uniforme, l'air chaud lui brûle les poumons, sa respiration n'est plus qu'un râle haletant.

Une dernière fois, le soldat hurle son ordre. Une dernière fois, l'enfant avance d'un pas. Le coup part, l'enfant tombe. Non comme s'effondre un arbre, lentement, comme dans un film au ralenti, puis de plus en plus vite jusqu'au fracas final. Il tombe d'un coup, comme si, de lui-même, il s'était laissé aller à la renverse, certain que quelqu'un serait là pour l'attraper.

Que s'est-il passé ensuite? S'est-il précipité vers l'enfant? A-t-il essayé de panser sa blessure? A-t-il tâté son pouls pour vérifier s'il était encore vivant? A-t-il cherché à faire venir une ambulance? Ou bien est-il resté debout, chancelant, à contempler le corps qui gisait à quelques mètres de lui? Tout ce dont il se souvient, c'est d'une tache rouge sur le t-shirt du garçon, juste au-dessus du *d* de *London*. Peut-être a-t-il levé la tête vers les fenêtres des immeubles entre lesquels flottaient des draps multicolores, mais il n'en est pas sûr. Il s'est retrouvé, quelques heures plus tard, échevelé, épuisé, perdu, à l'un des checkpoints contrôlant l'entrée à Ramallah. Le lendemain, il partait en permission.



Malgré sa fatigue, l'homme tente de rester éveillé. Dès qu'il ferme les yeux, les images de Ramallah reviennent. L'enfant, la fronde qui se balançait à côté de sa jambe, le duvet blond, au-dessus de sa lèvre, qui scintillait au soleil, et ce sourire, un sourire qui révélait déjà le cynisme de l'adulte, mais qui n'avait pas entièrement perdu la détermination brutale de l'enfant. Il se souvient de sa propre voix, rauque, remplie de haine et de peur, il se rappelle l'indifférence apparente du garçon, son regard grave, presque serein, vide de promesses.

Réussira-t-il à oublier? L'homme tente de se convaincre que ces images finiront par s'affadir, comme ses plus pénibles souvenirs d'enfance, et que, dans quelque temps, il pourra retrouver son ancienne vie, avec son confort et ses petits plaisirs, aux côtés de Léa et de son fils. Mais les images qui l'habitent ne sont pas comme les autres. Ce ne sont pas les impressions violentes qu'il a vécues lors de son service militaire. Il a déjà vu l'un de ses camarades blessé à la tête, défiguré par un éclat d'obus, il a secouru les victimes d'un attentat à la bombe dans un autobus de Jérusalem, mais aucun de ces souvenirs ne s'est immiscé en lui aussi profondément que cette journée à Ramallah. Cet enfant, qui n'a pas prononcé une seule parole, son sourire, où se mêlaient la haine et le triomphe, cette tache rouge qui se répandait lentement au-dessus du mot *London* sur son t-shirt délavé, ces images se sont imprégnées en lui. Il lui suffit de fermer les yeux, et voilà qu'elles reviennent le tourmenter, comme si elles s'étaient glissées sous ses paupières et qu'elles étaient devenues le prisme obscur à travers lequel désormais tout passerait.

L'homme est sur le point de se lever pour aller rejoindre Léa dans la chambre. Mais, craignant de la réveiller, il se ravise et finit par s'endormir, tout habillé, sur le sofa du salon. La tension violente qui animait son visage semble s'être apaisée. Sa respiration régulière, son front lisse, sa bouche entrouverte évoquent le sommeil de l'enfant. Mais bientôt ses traits se crispent à nouveau, annonçant le retour des rêves.

L'homme est debout au milieu de l'allée. Il étouffe dans son uniforme. Tout d'abord, il ne voit pas l'enfant. Il sait simplement qu'il est là, quelque part. Il tourne la tête dans tous les sens, lève les yeux vers le ciel, convaincu que le garçon l'observe, prêt à bondir sur lui. Lorsqu'il apparaît enfin, à quelques mètres devant lui, c'est comme s'il avait toujours été là. Lentement, il déroule son keffieh pour révéler son visage. L'homme ne peut retenir un cri de stupeur : ce n'est pas l'enfant

de Ramallah, c'est son propre fils, Avi. Sur son t-shirt délavé, son regard est attiré par une tache rouge. Elle se répand, elle recouvre bientôt toute sa poitrine. «Qui es-tu?» Son fils est tout près de lui, mais sa voix semble venir de très loin. L'homme voudrait répondre. Il voudrait dire : «C'est moi, ton père. Je suis ton père!» Mais il est incapable de prononcer un seul mot.

Lorsqu'il se réveille, une douleur intense lui laboure les tempes. La pensée sur laquelle s'est achevé son rêve demeure encore quelques instants arrimée à sa conscience : comment se fait-il, puisque l'enfant de Ramallah est mort, qu'Avi soit encore vivant? Chancelant, l'homme se rend à la cuisine pour boire un verre d'eau. Lorsqu'il revient, Léa se tient debout devant lui, ombre blanche dans l'obscurité du salon, comme un épilogue à son rêve. Elle lui tend la main et l'entraîne dans la chambre. Il la suit docilement et s'allonge à ses côtés, sans la toucher. Léa épie la respiration de son mari. Il ne dort pas. Il ne s'endormira qu'au petit matin. «Je suis inquiète, tu sais. Depuis que tu es rentré, tu n'es plus le même.» L'homme reste silencieux. S'attend-elle vraiment à ce qu'il lui réponde? Ou bien cherche-t-elle simplement à se convaincre qu'elle peut encore le rejoindre, que le monde dans lequel il semble enfermé lui est encore accessible?



L'homme arrive enfin à voler quelques minutes de sommeil. Et pour une fois ce n'est pas l'enfant palestinien qui l'accompagne dans son rêve, mais son propre fils. Avi se tient debout, à quelques mètres de lui, une fronde à la main. Ses yeux paisibles sont posés sur lui, pleins de tendresse et de sollicitude, comme il imagine son propre regard lorsqu'il écoute Avi jouer du piano ou lorsqu'il lui raconte sa journée à l'école. Lentement, son fils se penche vers le sol et y ramasse une pierre blanche, grosse comme un œuf. Il la place dans la poche de cuir de sa

fronde, puis se met à la faire tournoyer. La fronde siffle, de plus en plus fort, elle n'en finit pas de siffler. Elle tourne si vite qu'elle a disparu, on ne voit plus qu'un cercle blanc au-dessus de la tête du garçon, comme une auréole. L'homme demeure paralysé, suspendu dans l'attente. Il ne se souvient pas d'avoir été frappé, il ne se souvient pas d'être tombé. Mais le voilà maintenant étendu par terre, le visage tourné vers le soleil brûlant, son fils à genoux à ses côtés. Il l'entend murmurer des paroles rassurantes, il sent sa main lui caresser le front. Ce sont des mots en arabe, des mots mélodieux, empreints de tendresse et d'angoisse: «E'bni, mon fils, e'bni el azziz, mon fils chéri.»

Lorsqu'il se réveille, l'homme est accueilli par une vision familière: le garçon de Ramallah, adossé au mur, près de la fenêtre. La voix de l'homme, à peine audible, est lourde de colère: «Tu as gagné. Je suis prêt à tout. Tout pour que tu disparais, pour que tu me laisses enfin retrouver la paix. Tu veux te venger, c'est compréhensible, après tout. Me tourmenter est désormais ton seul pouvoir, pourquoi y renoncerais-tu? Pourquoi te retirerais-tu maintenant, alors que tu survis dans ma misère? Mais je ne peux plus continuer ainsi. Il faut que ce cauchemar se termine. Tu m'as enlevé ma raison, mes rêves, mes espérances, que veux-tu de plus? Que faut-il pour que je sois enfin libre?»

Le silence du garçon, pour la première fois, lui semble bourdonnant de sens. Il ne parle pas, mais l'homme entend ses paroles, comme si elles sourdaient de sa propre conscience. C'est une pensée sans voix, abjecte, insoutenable: «Si je suis mort, comment l'autre, Avi, peut-il être encore vivant?»

Pour la première fois, l'homme se rend compte que l'enfant ne sourit plus. L'ironie, le sarcasme, le mépris ont disparu de son visage. Il ne reste plus qu'une immense détermination, le désir impérieux et brutal de celui qui ne doute pas un instant qu'il parviendra à ses fins. C'est alors que l'homme comprend. Ses traits s'illuminent soudain, non de joie, mais de terreur. Ses joues

se creusent un peu plus, comme si sa peau, devenue de sable, se désagrégait. Son visage n'est plus un visage, mais une plaie béante, une douleur nue, aberrante, inhumaine. «Non! Non!... Tu ne peux pas vouloir cela... Tu n'as pas le droit!»

»

Le voici maintenant à genoux à côté du lit de son fils. De loin, Avi semble dormir. Son visage est paisible, comme s'il venait de vaincre une profonde douleur, comme s'il contemplait la plénitude du désert. Mais lorsqu'on s'approche de l'enfant, on se rend compte que ses mains sont froides et rigides, et si l'on penche l'oreille vers son visage on constate qu'il ne respire plus.

Tout à l'heure, lorsque l'homme est entré dans la chambre, il n'était pas sûr de ce qu'il accomplirait. Il sentait simplement en lui la présence avide de l'enfant de Ramallah, une présence qui irradiait son corps. Sous le regard sombre de l'enfant, l'homme s'est approché du lit où dormait son fils. Doucement, pour ne pas le réveiller, il a retiré l'oreiller sur lequel reposait sa tête. Puis il l'a placé sur son visage en appuyant de toutes ses forces, de tout son poids. Avi s'est débattu un instant, frappant de ses bras et de ses jambes dans toutes les directions. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il pensait peut-être que c'était un mauvais rêve. Il était trop endormi pour se rendre compte que c'était la mort.

»

L'homme est assis par terre. Il a les yeux fermés. Maintenant, derrière ses paupières closes, il n'y a plus que le silence.



N.15

1021

ME

EVER

LOVE